
Empathie et compassion dans un quartier populaire des souvenirs mémorables !

«Et nous nous sommes demandé comment élever et préparer des leaders ayant ce profil, qui se concentrent vraiment sur le service aux personnes, pour partager étroitement le parcours des gens.»

(F. Óscar Martín)

F. Ricardo Reynozo
Enseignant et responsable de communautés d'insertion
Province du Mexique central



Le monde était petit pour moi ! À 25 ans, j'ai été désigné pour faire partie de la nouvelle communauté des Frères Maristes avec deux autres frères : le Frère Pedro et un autre frère pour fonder une école populaire. En plus de l'âge et de l'enthousiasme, c'était la mode de tout critiquer, que ce soit fondé ou non. L'idée de me mettre en valeur me donnait l'impression de n'être qu'un héros de l'Olympe. Cela faisait trois ans que j'avais terminé mon diplôme d'enseignement primaire et j'étais déjà à mi-chemin de mes études supérieures. J'ai commencé à enseigner dans une école secondaire et, comme il n'y avait pas de professeurs, nous nous répartissions toutes les matières à trois, car nous n'avions que deux groupes en première année d'école secondaire. Avec Pedro, nous avons parlé de l'éducation libératrice, du système oppressif, de la solidarité et de la militarisation de l'Amérique latine... Nous avons laissé sans voix l'autre frère, directeur et responsable de la communauté, que nous considérions comme appartenant à une génération passée et qui refusait les changements sociaux et ecclésiastiques. Ce frère écoutait patiemment nos arguments arrogants.

La relation que nous avons avec la paroisse, grâce à elle, nous avons fait les démarches pour la fondation de cette école, nous a amené à accompagner les veillées et leurs neuvaines respectives, les bénédictions de maisons, les prières aux malades... De plus, comme notre voiture était la seule de la colonie, on nous demandait souvent d'emmener les malades à l'hôpital à n'importe quelle heure de la nuit ou du jour. Je m'inscrivais à tout cela le soir. Et le Frère, même s'il ne partageait pas mon point de vue, me laissait faire....



Bien sûr, le lendemain matin, l'Ave Maria du matin était dit presque en «pilote automatique». Parfois, nous réprimandions la timidité de certaines actions de solidarité de ce frère face à la situation de notre quartier difficile, avec ses rues boueuses et ses grandes flaques d'eau, où l'alcool et la drogue étaient omniprésents dans les fêtes et qui – fréquemment – se terminaient par des morts ou des blessés. Quelque temps plus tard, le frère Pedro a été remplacé par le frère José, un frère plus jeune qui avait des préoccupations scientifiques : «la religion du moment». Le ton de nos conversations a alors changé, de même que les sujets, mais pas la vantardise.

L'autre frère était alors dans la cinquantaine, souffrait de diabète et prenait une place prudente dans toutes les activités. Il connaissait ses limites ou... peut-être avait-il jugé bon de nous laisser faire nos expériences... que nous nous «cassions les doigts tout seuls».

Il nous demandait toujours comment s'était passé le cours ou si nous avions emmené un malade à l'hôpital pendant la nuit. Il nous écoutait toujours en souriant. De temps en temps, il faisait une remarque qui, à vrai dire, ne convenait pas à notre «grandeur héroïque», mais il la faisait de telle manière qu'il était impossible de la réfuter, de la rejeter ou de l'ignorer. Il n'y avait pas d'autre choix que de la ruminer, car il avait toujours raison. C'était un homme sage.

Ce Frère était un psychologue né, il était doué pour les relations humaines, mais il était de la génération de ceux à qui on ne permettait pas de faire des études, même s'il le demandait avec insistance. Il avait de l'empathie pour tout le monde, et surtout des manières respectueuses et pleines d'affection. José et moi sommes pro-

gressivement descendus de l'Olympe pour poser nos pieds sur la terre des mortels. Ce Frère, malgré notre insolence, était toujours ouvert lorsque nous lui demandions des conseils. À plusieurs reprises, lorsque nos ressources pédagogiques étaient épuisées pour «soumettre les adolescents indomptés à notre volonté», il nous a patiemment et toujours avec le sourire, fait comprendre et aidé à gérer leurs comportements afin qu'ils soient eux-mêmes, et non dans le but qu'ils se soumettent. José et moi aimions ces après-midi sombres et pluvieux qui nous offraient de longs moments ensemble. Après le dîner, l'atmosphère engourdissait notre ego et nous nous préparions à écouter. Puis ce Frère nous faisait part de ses sentiments, de son histoire, de ses illusions déçues et de ses aspirations profondes.

Il n'y avait pas de doute, IL ÉTAIT UN HOMME DE DIEU ! Il n'avait pas peur de reconnaître ses limites ! Il se connaissait bien ! En tout cas pour moi, il m'a permis de réfléchir, de comparer, de voir qu'il était possible de vivre heureux dans ce monde malgré les limites que j'aurais aimé ne pas avoir. Finalement, nous avons commencé à accepter que ce «grand frère» n'était pas aussi démodé que nous le supposions et que nous avions des idées en commun et – même si nous n'étions pas tout à fait d'accord avec son approche sociale – nous partagions tous les trois le goût d'être dans ce quartier pauvre et cela nous donnait l'impression que Champagnat vivait dans nos veines. Évidemment, la fatigue s'accumulait. Les périodes de suspension des cours, à Noël ou à Pâques, ont été l'occasion de «tirer la couverture». Dans ces moments de repos, nous quittons le quartier et faisons une pause pour visiter d'autres communautés. Ce Frère se donnait beaucoup de mal pour nous faire reposer et dormir des heures supplémentaires. À la rentrée, le Frère demandait des plans de cours, des notes à l'heure, de la ponctualité... avec la douceur qui le caractérisait, mais sans perdre la fermeté qu'exigeait le cas. Il se reconnaissait un physique peu esthétique, bien que toujours souriant. Il avait l'habitude de dire, en se moquant de lui-même, «je suis un bon taco mais je suis mal emballé». Il ne manquait jamais d'étudiants dans le bureau du directeur, juste pour discuter. Il savait faire entendre les expériences des élèves et des étudiants. Il apportait réconfort et soulagement lorsque ceux-ci étaient douloureux, même aux deux jeunes frères de la communauté, il nous faisait ouvrir nos cœurs et soigner les blessures que nous y trouvions. Il savait quand mettre la main sur l'épaule ou invoquer Marie, quand nous nous trompions nous-mêmes en niant d'être tombé amoureux, il nous enseignait comment canaliser la colère, quand affronter la frustration ou remettre entre les mains de Dieu notre impuissance face à nos propres limites. Il m'a aidé à grandir et à vivre heureux. Cher frère, je te remercie pour les fois où je n'ai pas pu te le dire au moment opportun.



Les opinions exprimées dans ce document sont celles de l'auteur et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Institut Mariste.

Si vous souhaitez partager avec la Commission vos idées, réflexions ou expériences sur le leadership serviteur et prophétique à la suite de ces réflexions, écrivez à fms.cimm@fms.it